

Le travail.

Proposition de corrigé du DM de Valéry « Le travail est un moyen de vivre, rien de plus ».

Quelques exemples d'introductions

1) Il existe de nombreuses expressions pour désigner le travail, mais une des plus courantes est « gagne-pain ». Cette expression montre bien que le travail est souvent vu comme une tâche difficile, que l'on fait pour obtenir juste assez pour manger et donc pour vivre. Paul Valéry semble s'en faire l'écho dans sa lettre-préface, lorsqu'il écrit : « Le travail est un moyen de vivre, et rien de plus ». Le travail aurait pour fin de se donner les moyens de vivre. Cela ne surprend pas mais le caractère catégorique de sa phrase vient de l'idée que c'est le seul but : il n'y aurait pas d'autres objectifs possibles à cette action (et peut-être y aurait-il d'ailleurs d'autres moyens de vivre, puisqu'il emploie le déterminant indéfini "un"). Le travail serait réduit à un caractère instrumental : ne vaudrait-il que comme moyen de survie ? Il est vrai que le travail semble une souffrance consentie au nom d'un au-delà du travail qu'on espère. Puisque le plaisir ou la joie semblent trouver leur fin en eux-mêmes, on peut se demander cependant si le travail n'apporte aucun plaisir ni aucune joie. Dans sa lettre, Valéry précise pourtant qu'on peut exercer un "métier" avec "passion" et qu'il peut devenir « le dernier vestige d'intelligence et de moralité » : on y trouve parfois une énergie, une structuration, une orientation vers le bien, voire une identité. Mais c'est alors pour opposer métier et travail.

Les hommes ne travaillent-ils que pour survivre ou ne trouvent-ils dans cette activité aucun bien ?

2) Si qqun ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus » (Paul de Tarse, 2Thessaloniens, repris par Lénine au début de la Révolution russe): exprime clairement le lien de cause à effet qui unit travail et subsistance. Manger est selon lui la récompense d'un travail et le fainéant n'aurait pas droit à la nourriture. Ainsi, cette phrase fait écho à celle de Paul Valéry: ... Cet aspect catégorique de l'affirmation « et rien de plus » laisse tout de même perplexe. N'y a-t-il pas dans le travail d'autres valeurs, peut-être supérieures à celle de subvenir à nos besoins ? Par le travail, ne sommes-nous destinés qu'à produire nos moyens de subsistance ?

Travailler n'a-t-il pour but que de répondre à nos besoins vitaux ?

3) Le travail et la vie sont associés dans l'expression populaire « gagner sa vie ». Ils sont intimement liés, il semble qu'on ne puisse pas vivre ou du moins survivre sans travail car travail permet de subvenir à nos besoins élémentaires, comme se nourrir. C'est d'ailleurs pourquoi on le vit comme une contrainte car il est la forme de notre soumission à la nécessité. Paul Valéry semble rejoindre cette opinion lorsqu'il écrit "Le travail est un moyen de vivre, et rien de plus". Le travail ne serait pas une fin en soi mais un simple moyen, un moyen de subsister. Cette affirmation ne valorise pas le travail, mais le réduit à une activité contraignante. Or elle ne permet pas de comprendre pourquoi certains aspirent à un travail alors même qu'on leur fournit des moyens de survivre, par exemple les allocataires du chômage.

En quoi le travail n'est-il qu'un instrument, sans valeur par lui-même, au service de la conservation de soi ?

En nous appuyant principalement sur *Les Géorgiques* de Virgile, des extraits de *La Condition ouvrière* de Simone Weil, et sur *Par-dessus bord* (version hyper-brève) de Michel Vinaver, nous constaterons que le travail est indispensable à la conservation de l'homme et qu'il peut être vécu comme une contrainte. Cependant, nous verrons qu'on peut réintégrer dans le travail la notion de métier, c'est-à-dire une somme de connaissances et de compétences qui peut enrichir l'être humain. Enfin, que la notion d'œuvre peut éviter de vider de sa valeur la notion de moyen.

Plan possible

A. I -Le travail est un moyen de vivre

II- Le travail est un frein à la vie

Le travail n'est parfois même pas un moyen de vivre... course aux salaires d'autant plus forte que certains métiers ne garantissent pas des revenus qui permettent de vivre décemment. Inversement d'autres postes (qu'on peine à appeler "métier") permettent de très bien vivre. Ce qu'apporte le travail peut-il être remplacé par un robot, un esclave ou une allocation ?

III – Le travail pour être un moyen de vivre pleinement ne doit pas contredire la fin (finalité) de la vie avec laquelle il doit permettre d'entrer en contact concrètement. **formateur, développe, donne compétence, rend apte à servir autrui.**

Ou alors réflexion sur la notion de finalité (moins spontané)

I. Certes, le travail est une lutte contre la nécessité...

1) Le travail n'est qu'un moyen et rien de plus : il n'est pas voulu pour lui-même.

Il n'est qu'un moyen : peu importe ce qu'on fait chez **Simone Weil**. On peut changer de poste sur l'ordre d'un contremaître, les travailleurs sont interchangeables. Il ne peut évidemment pas être voulu pour lui-même, vu son extrême pénibilité (notion d'esclavage par exemple p. 60).

Chez **Vinaver**, le personnage de Passemar relativise l'intérêt porté au travail : il s'intéresse davantage à son activité littéraire, le travail est surtout un gagne-pain (p. 17, faire à peu près correctement son boulot, activité littéraire cachée) ; il ne montre pas de volonté particulière de s'investir dans son travail (p. 149 puis p. 209-211).

(Chez **Virgile** ça ne fonctionnerait pas vraiment : au contraire éloge du travail des abeilles, qui aiment ce qu'elles font.)

2) Le travail est un moyen pour autre chose : il vaut pour ce qu'il rapporte, à savoir un gain en vue d'une consommation.

Il est là pour permettre la satisfaction des besoins et des désirs.

Le travail permet la survie, la satisfaction des besoins et des désirs. Il comble le déséquilibre entre nos ressources et nos besoins et désirs. Chez **Simone Weil**, les nécessités sont basiques : p.420 « On travaille seulement parce qu'on a besoin de manger. Mais on mange pour pouvoir continuer à travailler. ») Elle note l'obsession « des sous », le décompte angoissé de ce qui reste en poche pour savoir si on peut se payer un café, la nécessité de la dépense destinée à compenser illusoirement la pénibilité

du travail p. 421. « pour consommer il faut d'abord produire, et pour produire, il faut travailler » (p. 391). cf. aussi p. 269 "travailler en subissant la faim".

Chez **Vinaver**, le travail est l'occasion de l'enrichissement, symbolisé par la collection de tabatières, achetée ou vendue en fonction de la prospérité de l'entreprise et du besoin de liquidités.

Pour **Virgile**, le travail doit permettre la prospérité : si le paysan a bien travaillé, il parvient à dominer la nature et à la rendre productive. Dans cet esprit, il fait l'éloge de l'Italie fertile p.81-84 et en particulier p.82. Aliments de base venus de l'agriculture, donc Virgile en fait l'éloge après guerre. Le fondement de notre nourriture, c'est le travail des cultivateurs.

3) En permettant la satisfaction des besoins, il apaise l'angoisse du manque.

Weil remarque, en de rares occasions, la joie de manger un pain qu'on a gagné p. 59 (mais cela reste rare car la paie est trop mince !). à l'inverse, la crainte du renvoi fait craindre pour la survie, et Simone Weil dénonce la nécessité de plaire à ses supérieurs pour éviter le licenciement et ne pas errer d'employeur en employeur, de bureau d'embauche en bureau d'embauche. L'absence d'emploi est encore pire que l'occupation d'un emploi.

Crainte du renvoi existe aussi chez **Vinaver** : les décisions de Benoît tombent comme un couperet.

L'œuvre de **Virgile** souligne la tranquillité d'esprit permise au cultivateur qui a bien travaillé. Si ses greniers sont pleins, "l'hiver le cultivateur se repose". P. 100 : la jeunesse est dure aux travaux et habituée à peu, mais en échange, elle a un repos assuré, des loisirs et des ressources variées.]

Le travail est avant tout ce qui permet de gagner de quoi subvenir à ses besoins. Il naît de la fragilité de l'homme et ne trouve pas son but en lui-même. L'homme semble voué au travail en raison de sa finitude, mais le travail ne paraît être qu'un expédient destiné à pallier cette fragilité première. Mais le travail ne vaut-il qu'en fonction de son rendement ? Ce serait supposer que le sens en est absent, aussi bien dans l'action du travailleur (dans son geste, dans la dimension du faire) que dans le résultat de cette action (dans ce qu'il fabrique). Cela n'a rien d'évident, et il se peut qu'on puisse restituer au travail les finalités que Valéry attribuait seulement aux notions de métier et d'œuvre.

II. (Toutefois) Le travail retrouve sens et valeur lorsque celui qui l'exerce peut se rapporter à la finalité de ce qu'il fait

1) si le travail est un moyen au service de la satisfaction des besoins, il reste que l'usage de ce moyen nécessite de se donner des fins.

En d'autres termes, le travailleur doit opérer des choix, prendre des décisions au travail pour rendre celui-ci efficace. Cela lui donne la possibilité de trouver du sens dans son action et de peser sur le monde.

Chez **Vinaver**, Passemar note p. 35 que Benoît a réussi « à renverser la vapeur », c'est-à-dire à prendre de bonnes décisions pour l'entreprise. p. 219 Lubin fait l'éloge du goût de la victoire dans son travail de vendeur.

Weil regrette que les ouvriers n'aient aucune décision à prendre : elle dénonce la distinction stricte entre travail manuel et travail intellectuel né du taylorisme, et appelle de ses vœux un contrôle de l'ouvrier sur sa machine. p. 258-259 : l'ouvrier devrait pouvoir opérer des suites plutôt que des séries, et passer son temps au réglage. p. 349 : il devrait aussi avoir le choix dans l'ordre des tâches à exécuter. Dans la conférence sur la rationalisation, elle note que "*la question des salaires fait souvent oublier d'autres revendications vitales*".

Chez **Virgile**, c'est tout le savoir-faire du paysan que de prendre les bonnes décisions. p. 114-115, sélection du futur étalon ou de vaches reproductrices.

2) Trouver du sens dans son travail implique de se représenter la fin de celui-ci, à savoir son utilité sociale. C'est le métier dont parle Valéry, conjugué à une compétence.

De ce fait, le travail donne une place dans la société et occasionne une **fierté**. (On peut donc, au travail, retrouver une dimension que Valéry attribuait à l'œuvre lorsqu'il écrivait « l'œuvre est une raison de plus » : cela renvoie à la notion de motivation, qui indique une finalité.) Chez **Vinaver**, Dehaze se targue de vendre un produit de première nécessité, donc un objet dont on ne pourrait pas se passer, qui est utile à tous, dans toutes les catégories sociales (p. 23). La tentative de lancement de Bleu-blanc-rouge visait encore à montrer l'utilité sociale du produit : produit en France et favorisant l'emploi français (p. 26, « bien de chez nous »). Le lancement de Mousse et Bruyère vise aussi une utilité **psychologique** : il est censé « déconstiper » l'entreprise (p. 113) et les consommateurs (p. 146, au terme de l'interrogatoire mené par Jack et Jenny, + discours de Reszanyi p. 170). D'ailleurs l'entreprise rassemble les hommes tant "ceux qui travaillent quarante heures par semaine ensemble forment une authentique communauté", tout comme la spécialisation déjà imaginée par Platon **cimente** la cité (là où la concurrence divise).

Weil imagine comme une solution au désespoir causé par le travail la connaissance que chaque ouvrier devrait avoir de la part qu'il a à la production d'un produit, et de l'utilité sociale de l'objet qu'il contribue à fabriquer, p.345. On rappelle que ce qui est utile ne peut être qu'un bien relatif : il est un bien si ce à quoi il sert est un bien. Pour qu'une chose soit bonne et utile, il faut qu'elle serve à quelque chose (qui sert à quelque chose, etc.) qui est bon mais aussi qui est inutile, et le vivre-ensemble peut constituer cet inutile non futile s'il est orienté vers le bien, le beau et le vrai (**Platon**).

Chez **Virgile**, le cultivateur fait prospérer la patrie. Vision **pacificatrice** du travail de la terre, contre les ravages de la guerre civile. Il faut « relever les ruines de ce siècle » p68. + invention du travail par Jupiter en vue de la création des arts : le travail permet le développement des facultés humaines (p45), une humanisation de la nature et un perfectionnement humain (->

Marx)

3) Le travail donne un supplément d'âme, car il provoque un accroissement et une édification de l'être, à condition de faire l'objet d'une symbolisation et d'une esthétisation.

Valéry considérait que le métier, à la différence du travail, était indissociable d'une éthique et d'une esthétique. Mais ces dimensions peuvent être réintroduites y compris dans le travail à l'usine. Le travail devient ainsi une activité autotélique, il est à lui-même sa propre fin. Chez **Vinaver**, l'esthétisation est visible grâce aux responsables du marketing : le brainstorming autour du

nom du futur produit (p154-159) et les enquêtes clients (p183) visent l'émergence d'un imaginaire autour du produit (même si l'ironie est perceptible chez MV). Le personnage d'Alex, artiste entré dans l'entreprise à la fin de la pièce, va aussi dans ce sens.

Chez **Weil**, l'esthétisation a une valeur rédemptrice. Le peuple est fait pour la beauté et la beauté est faite pour le peuple p424. Le privilège des travailleurs est la spiritualisation du geste via la poésie, nécessaire comme le pain.

Chez **Virgile**, c'est tout le projet des *Géorgiques* que d'esthétiser le travail agricole. Il s'agit d'en faire des chants et par là, de lui donner une noblesse, comme les femmes chantent en travaillant p56. Présence du poète visible à travers son double Orphée au livre 4.

Le travail est un moyen de vivre, mais il serait exagéré de considérer qu'il n'est « rien de plus ». En effet, le travail n'est pas étranger à la notion de finalité, qui peut être trouvée aussi bien dans l'action menée que dans son résultat. Cette finalité est accessible grâce à l'entrée du travail dans la sphère du sens. Cependant, on aurait peut-être tort d'associer trop strictement la notion de moyen et l'absence de sens d'un côté, et la finalité et le sens de l'autre : il importe de donner de la valeur au concept de moyen, pour montrer toute sa dignité.

III. En réalité, le travail peut être considéré comme une action volontaire en faveur de la vie

1) le travail est un moyen au service de la vie en ce qu'il lutte contre la mort

C'est particulièrement manifeste chez **Virgile**, qui pousse le paysan à canaliser la vie par ses soins (discours sur la greffe au livre 2 en particulier) ; il le décrit luttant contre la dégénérescence (p50). Réaction à l'urgence de la vie biologique (zoe). La métaphore du rameur l'indique chez **Virgile** : « c'est une loi du destin que tout périclite et aille rétrogradant. Tout de même que celui qui, à force de rames, pousse sa barque contre le courant, si par hasard ses bras se relâchent, l'esquif saisi par le courant l'entraîne à la dérive » (I, p. 50). A l'inverse, l'homme qui travaille sans relâche peut éviter cette dérive. Le travail du paysan est du côté de la vie, quand face à lui « la Furie abat les animaux par bandes et entasse, dans les étables mêmes, les cadavres décomposés par une affreuse pourriture » (III, p. 141), comme le souligne le poète par une hypotypose funèbre

Chez **Vinaver**, l'intrigue de la pièce est liée à la survie de l'entreprise : il ne faut pas qu'elle mette la clé sous la porte, brisée par la concurrence d'une entreprise américaine. p.90 Benoît évoque le redressement de l'entreprise comme une mission sacrée.

Weil, même si elle critique la production inutile (p.391-392), constate que la productivité et les rendements sont nécessaires au maintien de l'emploi du fait de la concurrence entre les États (p.393). Elle ne s'oppose pas aux nécessités du rendement en lui-même (mais cherche seulement la meilleure organisation du travail possible en fonction de ces nécessités) (p210).

2) le travail est le moyen de mener une vie équilibrée

Chez **Vinaver**, le travail est perçu comme un lieu d'investissement personnel (notamment par Cohen qui prend en marche le train du changement et juge son travail plus intéressant) ; ce travail doit permettre, lorsqu'il tourne bien de compenser en partie des frustrations privées (sur ce point Lubin regrette que les affaires marchent mal, car elles ne peuvent compenser son inquiétude pour sa fille, p 129).

Pour **Weil**, le travailleur devrait pouvoir s'approprier par la pensée son lieu de travail (p.339), l'habiter réellement. Elle constate que cette dynamique a été possible au moment des grèves de 1936 (p.341), et elle suggère de proposer des visites d'usines aux ouvriers avec leurs familles, pour mieux intégrer le travail à la vie (p. 345). Moyen de trouver une identité (> vivre).

Chez **Virgile**, p103-104, éloge de la vie du cultivateur, alternance du travail et du repos, vie qui semble idyllique.

3) le travail est au service de la vie bonne : il présente une dimension morale ("l'éthique")

Weil perçoit ainsi son propre travail, sa propre tâche : il s'agit d'une vocation. Aider à la transformation des conditions de travail des ouvriers en permettant d'établir un pont entre patronat (avec qui elle correspond) et ouvriers (avec qui elle travaille). Elle témoigne p 213 du souci d'élever les ouvriers, d'abord aux yeux des patrons "pour élever quelqu'un, il faut d'abord l'élever à ses propres yeux". Weil n'envisage pas une vie spirituelle sans le travail, pour elle c'est le cœur d'une vie spirituelle bien ordonnée.

Surtout, chez **Virgile**, l'épisode du vieillard de Tarente IV, p.152 montre l'idéal de Virgile. Il est parfois compris comme un hommage au philosophe épicurien Siron, qui possédait un domaine dans la baie de Naples. Cela renvoie aussi au Jardin épicurien : le jardin est l'espace métaphorique de la quête du bonheur. Le bonheur pour Épicure prend sa source dans le plaisir, qui se satisfait de peu. Seul l'homme travaille en mettant en œuvre sa volonté, domine la nature, "commande aux guérets" (I, p. 44) : il occupe une place privilégiée dans le cosmos dont il doit être digne et qu'il peut remplir s'il obtient l'aide des dieux vers lesquels son travail l'aide à se tourner. Il tire sa grandeur de se sentir "responsable" (cf. *Terre des hommes*, Saint-Exupéry). C'est la grandeur que Valéry voit dans le *métier*, terme repris assez sincèrement dans cet extrait de **Par-dessus bord**: "Lubin moi je voudrais dire que ça a été un honnête homme qui faisait son métier" (Mme Lépine, p. 237, même si cela a des accents d'oraison funèbre).

Certes, le travail peut n'apparaître que comme un moyen, et rien de plus. Mais c'est pour le déplorer que nos auteurs le signalent, tout comme Valéry, car il faut le rapporter à une finalité pour lui donner un sens intrinsèque. Et même, il faudrait redonner à la notion de moyen toute sa dignité. La tâche de l'humain, c'est de veiller sans cesse à lutter contre le caractère déshumanisant d'un travail conçu comme moyen pur, mesurable et rentable (particulièrement rendu sensible chez Vinaver!), et de le faire redevenir œuvre. S'y emploient tout particulièrement Virgile, qui donne ses lettres de noblesse aux travaux agricoles et Weil, qui veut doter d'une finalité toutes les tâches productives, sans rêver aucunement de les anéantir, car elles comportent à ses yeux une vraie valeur.